

**Paol Keineg**

## **Les Régentes**

Devant un tableau, on peut penser ce qu'on veut, les choses les plus banales, les plus incongrues. Pour autant, doit-on écrire ce qu'on pense quand, comme moi, on manque à ce point d'yeux pour voir ? Voilà ce qui me paralyse depuis que, à la légère, j'ai promis à Jean-Claude Caër deux pages sur *Les Régentes* de François Dilasser, après en avoir revu certaines dans leur beauté saisissante à Kerguéhenec pendant l'été 2013.

Qu'est-ce qui fait qu'au premier coup d'œil on est happé par une œuvre, sans qu'on se pose sur-le-champ la question de savoir pourquoi. Et pourquoi faudrait-il expliquer le pourquoi par des mots, quand l'œuvre parle si fort ?

*En vrai* je n'ai jamais vu *Les Régentes* de Frans Hals. François Dilasser a plusieurs fois raconté, et on l'a raconté pour lui, l'histoire de sa découverte : à la recherche de la reproduction d'un tableau de Philippe de Champaigne, sur la page d'en face il tombe sur le tableau de Hals, et le voilà embarqué dans une série qui prend le relais des *Veilleurs* (1991) et du *Bateau-Feu* (1992).

Si l'on en croit Claudel, dans *L'œil écoute*, les *Régentes* ne seraient pas des veilleuses, mais des éteignoirs. Il voit dans ce groupe de cinq femmes qui posent figées autour d'une table « *quelque chose de plus implacable que la justice, le néant* », et il en émane « *une âme qui se décompose* ». Le propos est violent, et comme souvent, il nous renseigne plus sur le commentateur que sur ce qui est commenté. Claudel, sans aucun doute un expert en matière de religion, savait de quoi il parlait.

Si, au lieu de « *goules* », je vois en elles, toujours d'après la reproduction trouvée sur Internet, cinq femmes ordinaires, provisoirement élevées au rang de régentes de l'hospice des vieillards de Haarlem, soucieuses de leurs responsabilités – c'est-à-dire trouver l'argent nécessaire pour nourrir les plus pauvres, les vêtir, les chauffer ; si je les transporte à Lesneven à la fin du vingtième siècle, où je les vois s'occuper du goûter des vieux, de la visite aux malades, généreuses ou mesquines, bien comme il faut, faisant peut-être étalage de leur charité, vais-je obtenir les *Régentes* de François Dilasser ? Certainement pas.

Lesquelles, d'abord ? Il y en a tant, échappées d'Haarlem. Elles courent çà et là. La bande des cinq se répand à partir de la rue des Douves, s'éparpille, par groupe de trois, têtes isolées, changements de décor, l'horrible et le comique, la danse de l'ours en tenue de bagnardes dans un monde sans terre ni ciel. Il y en a même une qui lutte contre le vent à bicyclette. Et par-dessus tout, le grand portrait de famille, rouge, tout en rectangle et triangles, cinq visages effarés, effrayants, aux yeux charbonneux qui nous fixent et nous suivent, mains posées sur un tombeau d'où Lazare ne sortira pas vivant, cour de justice où les juges ont peut-être perdu le pouvoir de juger, mais pas celui d'effrayer les grands et les petits enfants.

Nous sommes au théâtre, et comme au théâtre nous avons d'emblée renoncé à voir le réel dans ce que nous voyons, afin de mieux comprendre celui-ci. À l'instant où il les « attaque », Dilasser découvre que les Régentes vivent d'une vie qui lui échappe, mais dans laquelle il met de la sienne. Non pas une décomposition de l'âme, mais un embrasement des corps. L'enfer, sans doute, celui des *taolennoù*, l'enfer de chacun, au fond de soi, ordinaire. Et qui dit enfer, dit paradis, et en écho j'entends Claudel, toujours lui : « *Quand l'homme essaie d'imaginer le Paradis sur terre, ça fait tout de suite un enfer très convenable.* »



À dire vrai, Dilasser ne parle ni d'enfer ni de paradis. C'est à peine si, dans le coin droit, en haut, dans d'autres *Régentes*, pointe du nez un ange un peu facétieux. Et pourtant je vois le paradis chez Dilasser. Celui des *Grandes Baigneuses*, des *Planètes*, des *Nuages*, toutes les grandes œuvres de la fin. Ce paradis ne se situe pas dans le ciel ; il n'est pas étranger aux cieux. Un paradis en forme d'atelier aux dimensions de l'univers, où jour après jour quelqu'un peint, dans le doute et l'exultation, cinq femmes en forme de tentes, de chapeaux pointus, d'ogives prêtes au décollage.

Paol Keineg est né 1944 en Bretagne. Après avoir été chassé de l'enseignement pour son engagement et avoir exercé différents métiers, il enseigne depuis 1981 aux États-Unis. Il a notamment été professeur invité à Berkeley et Harvard. Poète et auteur de théâtre, son œuvre compte une vingtaine d'ouvrages, dont récemment *Les trucs sont démolis* (Obsidiane/Le temps qu'il fait, 2008), une anthologie de sa poésie, et *Abalamour* (Les Hauts Fonds, 2012) avec des dessins de François Dilasser.